

Le départ du Neufbourg est un spectacle plus curieux encore.

Vers six heures du soir le défilé commence ; toutes les routes sont couvertes de voitures enlevées au grand trot des chevaux impatients, que le maître, fier de montrer la vitesse de son coursier excite encore de la voix et du fouet ; les charrettes font concurrence aux cabriolets et aux Tilburys, elles sont remplies de paysans vêtus de leurs belles blouses bleues, du dimanche, debout et cramponnés aux barres d'appui ils sont secoués d'importance par les saccades que le galop du cheval imprime au véhicule rustique ; mais ils ne rient que plus fort.

Un usage normand reçoit, au Neufbourg, une consécration plus importante que dans le reste de la Provence : il s'agit du louage des domestiques. Tous les ans, le 24 juin, chaque cultivateur renouvelle son personnel ou le rengage pour un an. Pour faciliter à l'agriculteur le louage des domestiques nécessaires à son exploitation, les hommes et femmes qui désirent servir se réunissent tous les ans, à la St. Jean, au chef-lieu du canton, sur une des places du bourg ; rangés sur deux rangs, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, ils attendent que le cultivateur leur offre un contrat de louage. Au Neufbourg, 2 à 300 serviteurs se présentent à l'allou.

Maître Mauduit, après avoir vendu sa laine un bon prix s'était dirigé, 2 heures après-midi, vers l'allou ; il avait besoin d'un valet de cour. Nous le retrouvons donc, parcourant les rangs des domestiques ; son œil fin et un peu narquois observe les physiologies de tous ces jeunes gens ; enfin il s'arrête en face d'un garçon d'une apparence robuste, à la figure large et ouverte :

—D'où qu'tu sors, mon garçon ? lui dit-il.  
—D'chez, maître Bernard, de Normanville ; v'là deux ans qu'y suis, not' maître.

—Je l'connais ben ; combien qu'tu veux gagner ?  
—Vingt-cinq pistoles, et cent sous aux Rois.  
—Si tu connais ben ton métier, j'te donnerai vingt pistoles et tes cent sous ; mais faudra marcher droit et n'pas être faïnéant, mon gars, y faut travailler cheux nous. Ça t'va-t'y ?  
—Ah ! vous m'donnerez ben vingt-deux pistoles, ben sûr ?  
—Non ; nous verrons à la St. Jean prochaine.  
—Eh ben tout de même.

—Tope, v'là qui est convenu ; tiens v'là quarante sous de Dieu ; n'manques pas d'être arrivé demain à la première heure.

Maître Mauduit se mit ensuite à la recherche de sa femme et de sa fille ; ces dames, venues par le chemin de fer, étaient arrivées au Neufbourg à 1 heure et parcouraient la foire en attendant que le maître eut fini ses affaires.

Celui-ci ne tarda pas à les apercevoir ; elles étaient arrêtées près d'une boutique de porcelaine et causaient avec un jeune homme de vingt-huit à trente ans, à l'aspect dégagé, aux gestes brusques, à la figure hardie ; il se distinguait des cultivateurs qui l'entouraient par une sorte de désinvolture indiquant qu'il n'avait pas toujours habité la campagne. Effectivement, Pierre Lecointe, tombé au sort à vingt ans, avait été incorporé dans un régiment d'artillerie ; ses sept ans de service accomplis, il avait repris la charrue chez son père, cultivateur peu aisé. Bon travailleur, très-rangé, il était depuis deux mois fiancé à Mlle Marie Mauduit et devait l'épouser après la moisson.

Maître Mauduit donna une poignée de main au jeune Lecointe et l'invita à dîner avec lui et sa famille. On se dirigea vers une des tentes-restaurant et le repas terminé, Lecointe demanda à son futur beau-père s'il voulait bien conduire sa fille vers le bal champêtre, installé dans un herbage voisin, afin de danser une heure ou deux avec sa promise. Sur un signe de tête du papa, les deux jeunes gens suivis par les parents, se rendirent aux danses villageoises.

Dans toutes les fêtes de Normandie on organise dans un herbage planté de pommiers ce qu'on appelle des danses.

Sous un arbre, deux tonneaux placés debout supportent une large planche ; deux violons, et une clarinette et un cornet à piston, ou bien encore, un tambour, raclent des quadrilles ; les danses nouvelles : Polkas, etc., ne sont pas admises dans nos campagnes. Le gazon sert de plancher et : en avant deux ! crie le ménestrier en marquant la mesure avec son pied, sur la planche de son estrade : la Poule ! la Chaine des dames ! la Pastourelle ! le Cavalier seul ! hurle-t-il. Et plus il frappe du talon, plus il crie fort, davantage il a d'amateurs. Sept ou huit de ces orchestres faisaient retentir leurs accords sous les arbres du Neufbourg : les domestiques, suivant l'usage, faisaient bande à part et ne se mêlaient pas aux quadrilles où figuraient les élégants campagnards et les cultivateurs aisés.

Un couplet d'une vieille chanson cauchoise me revient en mémoire et peint naïvement ce plaisir champêtre ; le voici dans toute sa simplicité poétique, en patois cauchois :

A noter Dame d'Etertat  
C'est la belle assemblée,  
Les violonneux d'Yvetotte  
Les racloux d'la Tournelle,  
Y violonnent si ben  
Qu'ça vos enlève,  
Qu'ça vos enlève ;  
Y violonnent si ben  
Qu'ça vos enlève  
Tant qu'ça va ben !

Les mères de famille ne quittent point leurs filles des yeux et assistent à leurs ébats chorégraphiques.

A minuit, la retraite, battue par les tambours des pompiers, a renvoyé chacun chez soi ; tous les feux sont éteints et l'on répète ce vieux dicton normand : La fête est passée, les saints sont machés (cachés.)

Maître Mauduit et sa famille ont quitté la ville, dès huit heures ; les fiancés ont échangé le doux adieu : à Dimanche ! Bon souhait et heureuse avenir à cette jeunesse.

Peut-être raconterai-je les fêtes de leur union, étude de mœurs bien originale, si le bienveillant lecteur n'a pas été trop fatigué des longueurs et des détails un peu prolifères d'une foire en Normandie.

Pointe-Lévis, Mars 1873.

CH. A. BOYER.

LA MELANCOLIE.

FRAGMENT.

Quand l'apre moissonneur a dépeillé la plaine,  
Quand le blond messidor  
N'a laissé sur nos champs de sa gerbe trop pleine  
Que quelques épis d'or ;

Quand le tiède soleil à la fleur qui se fane  
Refuse sa chaleur,  
Et que les papillons à l'aile diaphane  
Abandonnent la fleur ;

Quand les tristes échos ne jettent à la terre  
Nuls sons plus radieux  
Que les accents plaintifs de l'oiseau solitaire  
Qui chante ses adieux ;

Hurlant dans les sapins et sifflant dans les aulnes,  
Quand le froid aquilon  
Tord les rameaux flétris et de leurs feuilles jaunes  
Tapisse le vallon ;

Quand la nature enfin dont la splendeur s'efface  
Penche son front si beau,  
Comme un marbre éploré qui se voile la face,  
Pleurant sur un tombeau ;—

N'avez-vous point senti dans votre âme pensive,  
A toute heure du jour, s'agiter l'infini ?  
Une voix murmurer quelque note plaintive  
Comme l'écho lointain des soupirs du banni ?

C'est alors que le cœur, accablé de tristesse,  
Malgré le ciel qui rit, verse des pleurs de sang,  
Qu'une vague douleur, comme un dard qui nous blesse,  
Blessure qu'on chérit, s'attache à notre flanc.

Qui dira les tourments de la mélancolie ?  
A peine sur nos fronts dix-huit printemps ont lui,  
A peine savons-nous ce que c'est que la vie,  
Que notre âme succombe au fardeau de l'ennui.

Sous un souffle de feu qui pénètre nos veines,  
Se réveillent nos sens frissonnant de désir ;  
Des rêves sans objet, des illusions vaines  
Font naître en notre sein notre premier soupir.

ALPHONSE LUSIGNAN.

CHOSSES ET AUTRES.

L'AIMANT.—Les anciens étaient émerveillés de la puissance et des effets de l'aimant et tous leurs auteurs en font foi. On lit au livre VII de la Géographie de Ptolémée, que des navires qui se rendaient aux îles Manéoles ne manqueraient pas d'être retenus par une force mystérieuse, si les constructeurs n'avaient pas eu soin de remplacer les clous de fer par des chevilles de bois. Ptolémée se demande si ce phénomène n'était pas dû à l'action de grandes mines d'aimant situées dans ces îles.

Plinius raconte qu'il y a près de l'Indus deux montagnes dont l'une attire le fer et l'autre le repousse, et que si un voyageur porte des souliers garnis de clous de fer, il lui sera impossible de poser les pieds à terre sur l'une des montagnes, tandis que sur l'autre ses pieds restent fixés au sol. Le même auteur raconte aussi que Dinoclarès, architecte de Ptolémée Philadelphie, avait tracé pour la reine Arsinoë le plan d'un temple dont la voûte devait être un aimant, afin que la statue en fer de cette reine divinisée y restât suspendue. Les récits merveilleux sur la statue de Sérapis, suspendue dans le temple d'Alexandrie, sur la statue babylonienne du soleil, sur les vœux sacrés de Jérusalem, sur le tombeau de Mahomet ont la même origine.

Claudien, dans un poème intitulé *Magnes*, décrit deux statues d'un petit temple d'or, l'un de Mars en fer, l'autre de Vénus en aimant, figurant les amours de ces deux divinités. Cassiodore fait mention d'un Cupidon de fer suspendu sans aucun lien apparent dans un temple de Diane. Dans un traité intitulé : *De la Déesse syrienne*, qu'on dit être de Lucien, il est question d'une statue d'Apollon dans le temple de Junon, à Hiéropolis, en Syrie, qui se promenait librement, dans l'espace, dirigeant elle-même les prêtres qui la tenaient.

Au chapitre IV du livre XXI de *La Cité de Dieu*, saint Augustin regarde l'aimant comme une des plus grandes merveilles du monde et s'indigne contre les prêtres patens, qui trompent les peuples par l'apparence de miracles perpétuels ; il leur reproche d'avoir placé dans le pavé et dans la voûte d'un temple des aimants dont la force était calculée de manière qu'une statue de fer restât en équilibre au milieu de l'air, sans pouvoir ni descendre, ni monter par l'effet de deux attractions égales et contraires.

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les usages qu'on a faits de l'aimant dans les expériences de physique amusantes.

Enfin il est inutile de rappeler que la plus belle et la plus précieuse application des propriétés de l'aimant est celle qu'on en a faite à la boussole.—*L'Univers Illustré*.

Un homme demandait à Aristippe quelle sorte de femme il devait prendre.

—Je n'en sais rien, répondit-il : belle, elle vous trahira ; laide, elle vous déplaîra ; pauvre, elle vous ruinera ; riche, elle vous dominera.

ANGLAIS DE PAROLE.—Un Anglais qui venait de tuer froidement sa femme est arrêté et conduit en prison. Lorsqu'il comparait devant le juge, celui-ci lui demande pourquoi, au lieu de tuer sa femme, il ne l'a pas simplement quittée.

—Votre Honneur, répond avec fierté l'accusé, nous ne pouvions plus vivre ensemble ; mais je lui avais juré, le jour de notre mariage, de ne pas l'abandonner avant sa mort, et je suis trop honnête homme pour manquer à ma parole !

Un bourreau, conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit : —Écoutez, je ferai de mon mieux ; mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais pendu.

—Ma foi, répond le patient, je vous avouerai également que je n'ai jamais été pendu non plus ; mais, que voulez-vous ! nous y mettrons chacun du nôtre. Il faut espérer que nous nous en tirerons.

AGÉSILAS.—On demandait à Agésilas quelle était la plus grande vertu, de la justice ou de la vaillance.

—Si tous les hommes étaient justes, répondit-il, ils n'auraient pas besoin d'être vaillants.

CONSEIL DE PIRON.—Un auteur médiocre disait un jour à Piron qu'il voudrait bien faire un ouvrage auquel personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais.

—Vous n'avez, lui répartit le poète, qu'à faire votre éloge.

CONSEIL JUDICIEUX.—P... disait à un garçon de café qui le servait mal :

—Il faut vous marier.

—Pourquoi cela ?

—Parce que vous n'êtes pas fait pour rester garçon.

Une dame, qui n'était que jolie, se plaignait à Sophie Arnould d'être obsédée par la foule de ses amants.

—Eh ! ma chère, lui dit celle-ci, il vous est si facile de les éloigner ; vous n'avez qu'à parler.

CONSEIL D'AMI.—Une femme, priée de chanter, préludait d'une manière ridicule.

Après s'être essayée sur plusieurs tons, elle dit à quelqu'un :

—Faut-il le prendre en mi ?

—Non, madame, restez-en là.

Un homme habituellement fort sale disait à l'un de ses amis, un jour de carnaval :

—Je voudrais bien me déguiser.

Celui-ci répondit :

—Mettez une chemise blanche.

UN MARI EMPOISONNÉ ET CONTENT.—La cour d'assises de la Lozère vient de condamner une empoisonneuse dont le crime a été accompagné de circonstances singulièrement étranges et invraisemblables. Cette créature avait choisi son mari pour victime, et le pauvre diable s'est vraiment laissé empoisonner avec une placidité et une bonhomie dont on citerait difficilement des exemples. Ce brave garçon est un cultivateur, Pierre Laurans, âgé de vingt-cinq ans et qui avait épousé sa voisine, Marie Veyrunes, une jolie et rustique Agnès de vingt-deux ans. Dès le premier jour de ses noces, Pierre Laurans fit une découverte qui ne laissa pas de le déconcerter, et il y avait de quoi. Il manifesta son mécontentement. Mais sa moitié n'en fut pas troublée et reçut ses reproches avec le plus merveilleux sang-froid. Si bien que Pierre Laurans dut en gémissant se résigner à sa paternité apocryphe. Il crut pourtant devoir déclarer à la coupable qu'il ne reconnaissait pas l'enfant, ce qui décida la mégère à se défaire du pauvre diable. Elle commença par saupoudrer de phosphore la soupe de son mari. Celui-ci s'en aperçut et jeta le dangereux potage en ne laissant pas ignorer à sa femme qu'il savait parfaitement à quoi s'en tenir. Ce dont Marie Veyrunes se soucia fort peu. Elle recommença ; le mari évita de nouveau la mort que lui offrait la criminelle épouse. Tout autre aurait été faire sa déclaration à la justice. Mais Pierre Laurans ne bougea pas, et Marie Veyrunes voyant que les allumettes chimiques ne lui réussissaient pas, se décida à employer un agent plus actif et plus mystérieux. Sous prétexte de mort aux rats, elle se procura de l'ellébore noir et assaisonna la soupe du malheureux avec cette substance. Pierre Laurans mangea la soupe, fut pris d'abominables coliques, soupçonna la cause de ses souffrances et se contenta de dire des injures à sa femme. Mais il continua d'avaler les breuvages qui lui étaient servis par son affreuse compagne... Il souffrait, il se mourait, chaque jour le venin faisait des progrès terribles. Pierre Laurans ne se plaignait pas, et il fallut qu'une voisine venue pour le soigner, s'aperçut de son état, conçut des soupçons et se mit entre la mort et sa victime. Pierre Laurans, à demi-mort, se décida à parler et la justice vint de mettre fin à cet horrible drame en condamnant l'empoisonneuse à vingt ans de travaux forcés.

Pierre Laurans a comparu comme témoin. Il était dans un état à faire pitié : pâle, maigre, ressemblant à un fantôme et visiblement condamné à terminer sa triste vie dans les conditions les plus misérables. Il est retourné dans ses montagnes, refusant d'entrer dans un hôpital pour se guérir,—déterminé à mourir seul et pleurant son existence flétrie et perdue. Quant à Marie Veyrunes, il est probable qu'elle sortira de prison en parfaite santé.

Le Comte de Waldeck, l'un des descendants des petits souverains d'une petite principauté que vient d'avaler l'empire allemand, est âgé de cent sept ans. Il est né en 1776 et a vécu par conséquent du temps de Louis XV. Il est probablement le seul homme en France qui ait vu les trois républiques, celle de 89, celle de 48, et la république actuelle. Il a toute son intelligence et sa santé est bonne ; il n'y a qu'une chose qui le dérange un peu, c'est une balle qu'il a reçue à la bataille d'Austerlitz et qu'on n'a jamais pu lui extraire. Jusqu'à l'âge de 84 ans il n'avait pas encore eu d'enfants, mais il épousa alors une dame anglaise de quarante ans et en eut un fils qui a maintenant vingt-deux ans. Il fait des plans pour l'avenir comme un jeune homme et construit en ce moment un théâtre où l'on représentera surtout des tableaux vivants. Il a passé quarante années de sa vie à voyager. Inutile de dire qu'il sait beaucoup de choses et que sa conversation est recherchée.

MARIAGE ET SUICIDE.—Un Américain de Philadelphie vient de se suicider, le matin même de ses noces. Il était fiancé depuis treize ans à une demoiselle Staley ; ils avaient retardé leur mariage jusqu'à ce qu'ils fussent en état de vivre richement. Le mariage avait été fixé pour le trente avril dernier et ils devaient partir le lendemain pour un voyage magnifique à travers l'Europe. De grands préparatifs avaient été faits et le matin du 30 avril, un grand nombre d'invités étaient sur pied de bonne heure pour préparer leur toilette. Lorsque l'heure de la cérémonie fut arrivée, on fut surpris de ne point voir arriver le marié, on alla chez lui, on pénétra dans sa chambre à coucher et on le trouva mort. Il s'était envoyé une balle dans le cœur pendant la nuit. Il avait veillé le soir avec quelques amis, avait paru heureux d'épouser une femme qu'il aimait et avait parlé de son voyage en Europe.

On ne peut s'expliquer ce suicide. Inutile de dire qu'elle fut la douleur de la mariée lorsqu'on lui annonça la terrible nouvelle.

Une ou deux doses des Pilules Laxatives et Toniques du Dr. Colby guériront les indispositions causées par les chaleurs d'été.

John Stuart Mill, le célèbre économiste anglais, est mort, la semaine dernière, à Avignon en France, où il était en promenade. Stuart Mill est une autorité en économie politique en Angleterre et aux Etats-Unis. C'était un libéral et un libre-échangiste ; plusieurs de ses théories sont loin d'être des articles de foi.